

Un village de montagne de l'Azerbaïdjan iranien, Lighwan (versant Nord du Sahend)

Xavier de Planhol

Résumé

Effets de la pression démographique contemporaine dans un village de montagne en pays sous-développé semi-aride. Plus que dans une extension du terroir cultivable rendue aléatoire par la variabilité du climat ou par les difficultés de l'aménagement de surfaces irrigables, et en l'absence d'horizons de travail suffisants pour une émigration temporaire importante, la solution du problème de la subsistance est recherchée dans le développement de la vie pastorale, et dans la prise de conscience des possibilités offerte par l'étagement des zones climatiques.

Citer ce document / Cite this document :

de Planhol Xavier. Un village de montagne de l'Azerbaïdjan iranien, Lighwan (versant Nord du Sahend). In: Revue de géographie de Lyon, vol. 35, n°4, 1960. pp. 395-418;

doi : 10.3406/geoca.1960.2421

http://www.persee.fr/doc/geoca_0035-113x_1960_num_35_4_2421

Document généré le 11/07/2017

UN VILLAGE DE MONTAGNE DE L'AZERBAIDJAN IRANIEN LIGHWAN (VERSANT NORD DU SAHEND)¹

par X. de PLANHOL

RÉSUMÉ. — *Effets de la pression démographique contemporaine dans un village de montagne en pays sous-développé semi-aride. Plus que dans une extension du terroir cultivable rendue aléatoire par la variabilité du climat ou par les difficultés de l'aménagement de surfaces irrigables, et en l'absence d'horizons de travail suffisants pour une émigration temporaire importante, la solution du problème de la subsistance est recherchée dans le développement de la vie pastorale, et dans la prise de conscience des possibilités offertes par l'étagement des zones climatiques.*

Lighwan est, à 2 175 mètres d'altitude, un des villages les plus élevés de la face Nord du Sahend, le grand édifice volcanique quaternaire qui dresse son immense masse conique à près de 3 700 mètres, au Sud de la plaine de Tabriz. Il fait partie de la ceinture des villages de tête de vallée du massif, établis à l'amont des profondes vallées radiales qui entaillent la masse tendre des tufs et des cendres, assez haut pour disposer de larges possibilités pastorales mais déjà assez loin vers l'aval pour que les fonds de vallée soient suffisamment larges pour offrir des possibilités suffisantes au terroir irrigable. C'est vers ces altitudes de 2 000 - 2 500 m que s'établit la limite supérieure de l'habitat², dans une zone de climat déjà très rigoureux mais dont le climax naturel est sans doute la forêt³ (aujourd'hui totalement disparue).

1. J'ai pu séjourner à Lighwan en mai 1957 grâce à une mission du C.N.R.S., à la bienveillance avec laquelle m'ont accueilli, sur la recommandation de M. le Consul de France, les autorités civiles et militaires de Tabriz, et à l'obligeante hospitalité du colonel Lighwani, propriétaire du village. Que le docteur Hossein Zade, professeur à l'Université de Tabriz, qui m'a donné de précieux renseignements préalables sur le Sahend, trouve également ici l'expression de toute ma reconnaissance. Nous avons replacé Lighwan dans le cadre plus général de la vie montagnarde du Sahend dans un article antérieur — X. de PLANHOL, *La vie de montagne dans le Sahend (Azerbaïdjan iranien)*, Bulletin de l'Association de Géographes Français, 1958, pp. 7-15, 2 fig.

2. Sur ce versant l'emporte seul le village voisin d'Isparakhum à 2 400 m.

3. Une ceinture forestière de chênes et de genévriers entre 2 et 3 000 m. (Cf. H. BOBEK, *Die natürlichen Wälder und Geholzfluren Irans*, Bonner Geographische Abhandlungen, 8, 1951, p. 28 et profil p. 47) entre la steppe des bassins intérieurs de l'Azerbaïdjan et les steppes alpines des sommets.

Le long de la vallée, de direction générale Sud-Nord, qui ira arroser au pied de la montagne l'oasis de Tabriz, le site de Lighwan est déterminé par la première confluence principale, celle de deux vallées d'importance presque égale. Le village s'est installé là pour commander ainsi les deux principaux éléments de son terroir. Le site est un site d'adret typique. L'agglomération s'étage sur la rive gauche du cours d'eau principal un peu en aval de la confluence, sur trois mamelons découpés par de petits vallons secs aux flancs assez raides. Dans le fond de la vallée des lambeaux d'une terrasse fluvio-glaciaire s'observent vers 20 mètres d'altitude relative sur la même rive et portent les hautes constructions de la résidence du propriétaire du village, au-dessus de la zone proprement inondable, parmi les pépinières de jeunes saules qui se dispersent au milieu des prairies⁴. Au-dessus du village on débouche assez vite sur de hautes surfaces aplanies ou en pente faible, sans doute surfaces de remblaiement volcaniques assez peu remaniées, qui s'étendent à perte de vue jusqu'au pied des cônes supérieurs modelés par la glaciation, et dont l'aspect totalement dénudé contraste avec la fraîcheur et la verdure relative des fonds.

I. — LA VIE TRADITIONNELLE DE LIGHWAN

a) *Le terroir et la culture.*

1. Le terroir irrigable. La base de la vie du village montagnard qu'est Lighwan est constituée par le terroir irrigable, par les rubans de fond alluvial et de terrasses qui s'allongent tout au long de la vallée du Lighwan tchai et de ses deux branches amont avant la confluence que domine le village. C'est là que les paysans de Lighwan ont patiemment construit leur terre, le long des torrents, aménageant des banquettes gazonnées séparées par des murettes d'épierrement que longent des rigoles d'irrigation et que couronne un bocage très discontinu de saules et de peupliers souvent squelettiques⁵. C'est là que sont récoltées les réserves d'herbe et de fourrage qui permettent la stabulation hivernale d'un important bétail.

4. Le paysage de ces fonds de vallée irrigués et de leurs haies de saules, encore sévère lors de mon séjour à Lighwan au mois de mai, après l'hiver tardif de 1956-57, entre des pentes dénudées parsemées de plaques de neige, ne doit pas manquer en été d'une certaine fraîcheur agreste. Il attirait jadis parfois des citadins de Tabriz en quête de grand air et c'est dans la vallée de Lighwan que les consuls étrangers de Tabriz dressaient leurs tentes estivales. Voir à ce sujet (je cite d'après l'édition anglaise) WAGNER (M.), *Travels in Persia, Georgia and Koordistan*, 3 vol., Londres, 1856, T. 3, Chap. VI, pp. 184 ss. Le voyage date de 1843.

5. Les arbres disséminés dans les prairies ou sur les murettes d'épierrement s'intègrent au système d'exploitation. Si le rôle essentiel des peupliers est en effet de fournir du bois, celui des saules, effeuillés régulièrement à l'automne, est de contribuer à l'alimentation du bétail. Plantés par les paysans, ils constituent un exemple typique de bocage imparfait, développé pour des raisons qui n'ont rien à voir ni avec la clôture ni avec l'appropriation du sol, suffisamment jalonné par les murettes.

Le régime des eaux du Lighwan tchai, base de cette mise en valeur, repose sur un partage entre les villages bordiers et l'Etat. Les eaux sont laissées au libre usage des villages, et de Lighwan en particulier, jusqu'au 27 du mois de Tir (soit le 19 juillet). A compter de cette date, à partir de laquelle les eaux du torrent commencent à baisser sérieusement — le régime semble typiquement nival —, les eaux doivent s'écouler intactes jusqu'au réservoir dit de Shah gölü (le lac du Shah) dans la plaine de Tabriz, et un fonctionnaire s'installe à Lighwan pour veiller à ce que les villageois respectent les eaux. Jusqu'au 19 juillet l'eau, surabondante, est captée à discrétion par les villageois de Lighwan (comme d'ailleurs par ceux des villages d'aval), qui construisent, individuellement ou par entente entre propriétaires de parcelles voisines, les petits canaux de dérivation qui arrosent leurs terres. Un seul canal est entretenu aux frais du village, celui qui conduit l'eau au hamman.

Ce terroir irrigable produit d'abord de l'herbe. La plus grande partie de ces terres de fond de vallée sont en prairies naturelles et sont arrosées en permanence jusqu'à l'époque où cesse la libre utilisation de l'eau. L'herbe atteint jusqu'à 60 cm de haut à l'époque de la fauche, qui a lieu vers le 10 juillet. Il n'y a pas de deuxième fauche mais les regains, malgré l'absence d'arrosage en fin de saison, ne sont pas négligeables et le petit bétail y est introduit à sa descente des yaylaks à la fin de l'automne. Les fourrages artificiels, trèfle et luzerne, viennent ensuite. Le trèfle est semé au début de mai et se reproduit de lui-même pendant sept ans en moyenne. Lorsque la production donne des signes de faiblesse on sème de l'orge dans le trèfle pour donner de la force aux racines qui s'enfoncent avec celles de l'orge, après avoir préparé le terrain au rateau. L'orge ne sort qu'une année et est ensuite étouffée, tandis que le trèfle prend une nouvelle vigueur pour deux ou trois ans. La luzerne, moins résistante que le trèfle, n'est semée que pour trois ans. Trèfle et luzerne sont tous deux fauchés à la fin de juillet, et donnent également des regains. On les arrose assez peu, deux à trois fois par an en moyenne pendant le printemps. Enfin ce terroir irrigable n'ignore pas les cultures de céréales. En dehors de l'orge de renforcement précédemment décrite, seigle et blé sont cultivés dans ces terres de fond de vallée, et irrigués généralement deux fois (vers le 10 et 25 juin pour le blé). C'est la partie stable et sûre de la récolte des céréales. Ces cultures de fond de vallée occupent la terre de façon continue grâce à une fumure abondante (surtout pour le blé et le trèfle. La luzerne n'est fumée que l'année de la semaille et le seigle rarement). La rotation fait généralement alterner un cycle de fourrages artificiels avec une ou deux années de céréales.

2. Les cultures pluviales. Les hautes surfaces plus ou moins aplanies qui dominent les vallées sont le domaine de la culture pluviale des céréales, seigle, blé et orge. Le premier, semé vers la fin d'août, domine de beaucoup. Le blé de printemps (semé en mai) ou d'hiver (semé fin septembre) vient nettement à la deuxième place. L'orge est très limitée, et uniquement cultivée en culture de printemps. La récolte des céréales a lieu presque en même temps à la fin de juillet, dans l'ordre orge, seigle, blé. Il arrive parfois qu'on sème, comme garantie contre les risques climatiques, un mélange de seigle

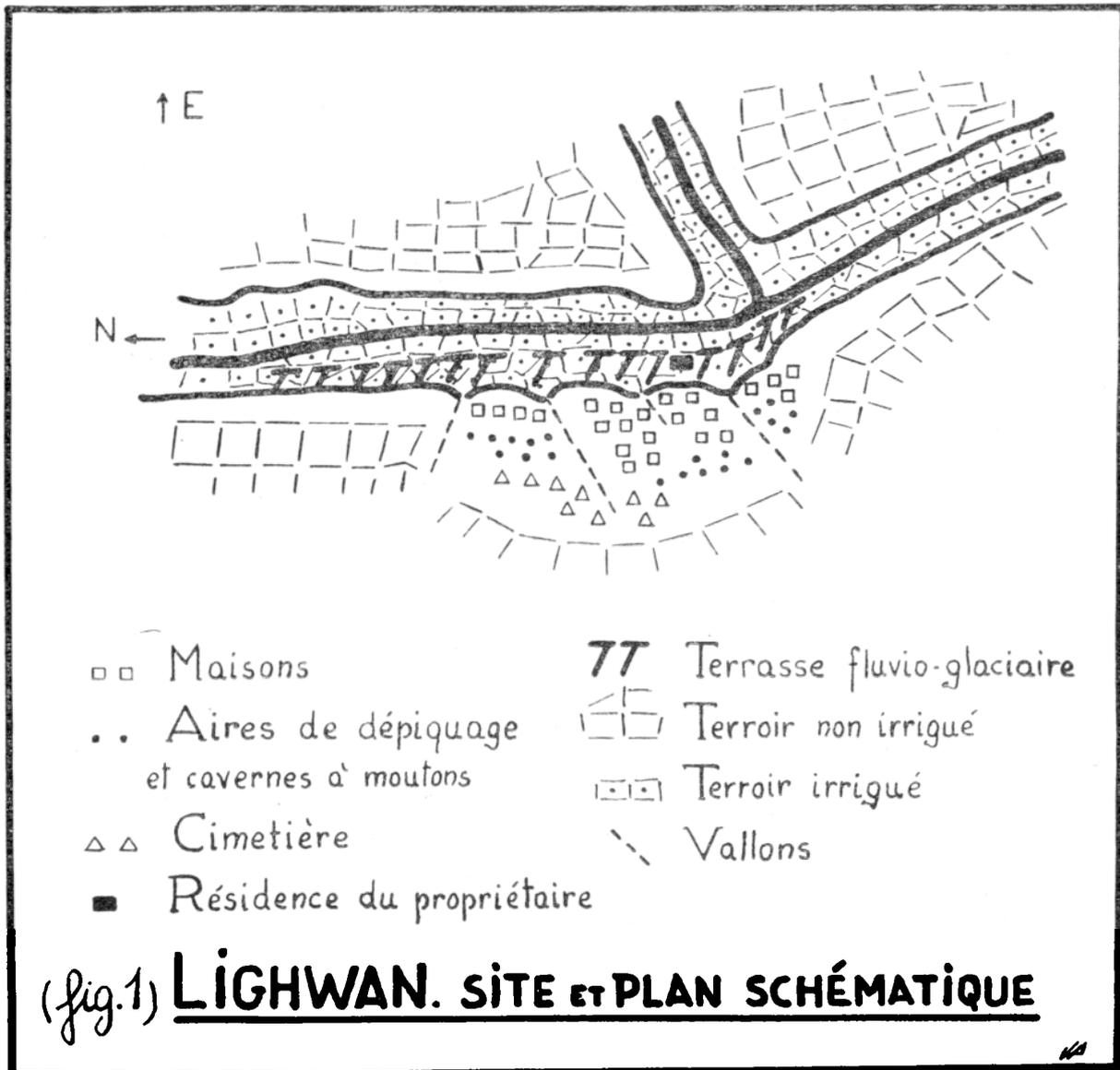
et de blé. Les rendements sont en effet très aléatoires, sous un climat ⁶ où se combinent facilement les effets du froid et ceux de la sécheresse. Ils sont parfois assez élevés (jusqu'à 30 fois la semence assez souvent, m'a-t-on dit, mais la densité de la semence est très faible et le rendement à la surface reste de toute façon inférieur à celui des terres irriguées où le rendement à la semence n'atteint jamais ces chiffres mais où les semences sont beaucoup moins clairsemées), parfois très faibles ou même nuls. L'échec total (récolte donnée à manger en vert aux animaux) arrive à peu près tous les 10 ou 15 ans. Le système de rotation porte la marque de cette irrégularité des pluies. La base en est en principe une rotation triennale — Céréale d'hiver (généralement seigle) — Céréale de printemps (généralement blé) — Jachère. Mais toutes les modifications peuvent être décidées en fonction de la présence ou de l'absence des pluies d'automne qui permettent les semences. Il arrive ainsi fréquemment que deux années de céréales d'hiver, seigle - blé, se succèdent lorsque les pluies sont satisfaisantes. La rotation est alors céréale d'hiver - céréale d'hiver - jachère, le système céréale d'hiver - céréale de printemps n'étant appliqué que lorsque les pluies d'automne font défaut. Mais il arrive également que l'année de jachère soit remplacée par une culture de céréale de printemps si les pluies sont satisfaisantes. Le système devient alors céréale d'hiver - céréale de printemps - céréale de printemps, ou même céréale d'hiver - céréale d'hiver - céréale de printemps. Aucun travail n'est jamais effectué sur la jachère. Le champ fait seulement l'objet d'un labour préparatoire 15 jours à un mois environ avant la date prévue pour les semences, puis d'un second labour par dessus la semence après qu'elle ait été jetée.

6. Il n'existe aucune donnée sur la pluviosité du Sahend. Par comparaison avec les chiffres de Tabriz (altitude 1 405 mètres; 283 mm annuels) une quantité annuelle de pluies de 350 mm ne serait pas invraisemblable. En ce qui concerne la température, une station d'observation a fonctionné à Lighwan de février 1956 à décembre 1957. J'en donne ci-dessous les moyennes, qui sont sujettes à caution étant donné les conditions d'observation, mais qui concordent néanmoins assez bien avec les impressions que j'ai ressenties à Lighwan en mai 1957.

	Lighwan 1956		Lighwan 1957	
	<i>Moy. mens.</i>	<i>Minimum absolu</i>	<i>Moy. mens.</i>	<i>Minimum absolu</i>
J			— 7,5	— 18,4
F	— 1,8	— 16	— 3,9	— 18
M	— 2,5	— 15,8	0	— 12,9
A	4,1	— 15,8	2,1	— 8,4
M	8,2	— 2,5	7,7	— 2
J	13,3	3	11,4	— 1
J ^t	15,8	5,8	14,8	1,1
A	16,8	8	16,6	6
S	10,6	— 3,6	14,7	5,4
O	8,4	— 4,2	7,9	— 6,2
N	3	— 11	1,8	— 15,6
D	— 7,5	— 19,6	— 2,6	— 17,2

On remarquera l'extrême brièveté de la saison végétative. Juillet et août semblent les deux seuls mois vraiment exempts de gel. Aucune plantation d'arbres fruitiers n'est évidemment possible.

Par contraste avec le ruban relativement verdoyant et le semi-bocage des vallées, les champs des hauteurs constituent un gigantesque openfield, mais le bétail n'y est pas admis et l'absence de clôture générale est liée à l'intervention des bergers communaux du village (voir plus loin) qui l'en tiennent éloigné, le menant paître en hiver dans les vallons encastrés dans ce terroir



supérieur, en été sur les hauts pâturages alpestres. La moisson se fait d'ailleurs toujours très ras et on ne laisse presque pas de chaumes.

3. Régime agraire et niveau technique. Lighwan est un village de grande propriété comme la presque totalité de l'Azerbaïdjan. La totalité des terres et du terroir communal est entre les mains d'un seul propriétaire. En fait cette propriété absolue est plus théorique que réelle. Le grand propriétaire,

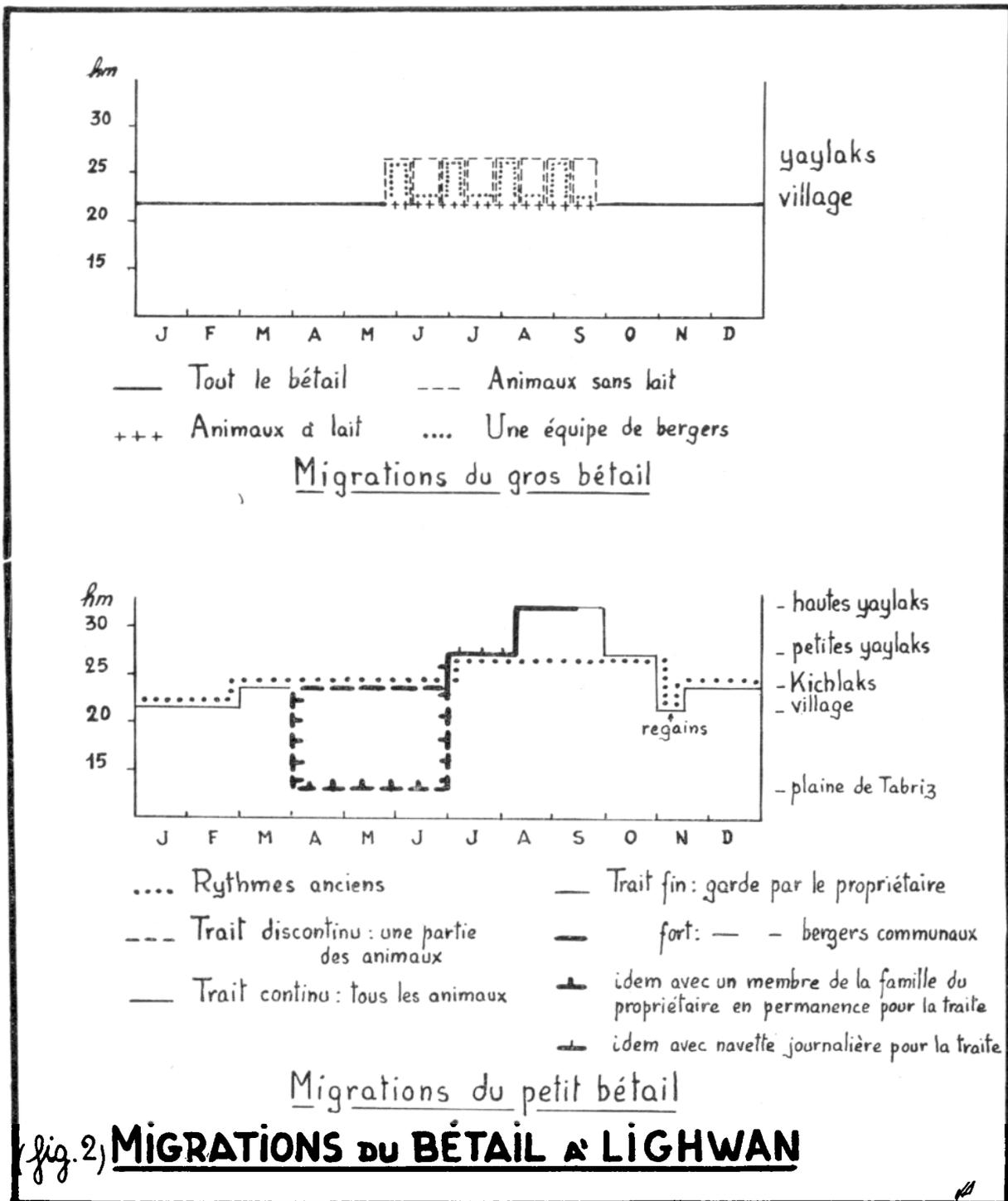
non résident pendant la plus grande partie de l'année et représenté par un homme de confiance, n'habite sa grande maison de pierre, bâtie un peu à l'écart des maisons villageoises dans le bas de l'agglomération, qu'à la période des récoltes. Son intervention dans la répartition des terres ou dans leur exploitation est pratiquement nulle. Son rôle se borne à percevoir ses redevances. Celles-ci sont assez complexes. Il prélève d'abord le 1/5 du total de la récolte (sur toutes les cultures, céréales, pommes de terre), le 1/5 des foins et herbes et le 1/5 du regain du trèfle (mais rien sur le regain de la luzerne), le 1/5 des arbres abattus (mais rien sur l'effeuillage automnal et les petites branches coupées pour le bétail). Après ce premier prélèvement global il perçoit, sur les 4/5 restant, un droit de 1/160° (un demi *batma*⁷ pour quatre-vingts). La signification de ce droit reste d'ailleurs obscure. Ensuite vient le « droit de bœuf » — *öküz hakki* — sorte de droit foncier qui est de deux *batma* et demi de céréales par *tcheyrek* (mesure locale de superficie très voisine de quarante ares) de la surface répartie initialement entre les premiers occupants et sur laquelle s'exerce encore un droit éminent du propriétaire. Une tradition bien établie distingue en effet les terres du noyau primitif, attribuées par le propriétaire à l'origine aux paysans, dont l'étendue est d'environ 180 *tcheyrek* irrigables (72 ha) et 200 *tcheyrek* non irrigables (80 ha). La distribution primitive se serait faite en fonction du nombre de bœufs possédés à l'époque, et donc en fonction des possibilités de culture des paysans, ce qui explique le nom de la redevance. Aucun rapport n'existe plus aujourd'hui entre ces terres initiales, plusieurs fois partagées depuis lors, et l'importance des attelages, et le droit est exclusivement foncier. Les terres ultérieurement mises en valeur par les paysans ne paient pas cette redevance. Enfin 1/40° du solde est donné aux employés du grand propriétaire chargés de surveiller la récolte. Le total des redevances est ainsi sensiblement équivalent aux 2/9 des produits de la terre. La seule influence de ce régime foncier sur l'exploitation agricole est que la perception des redevances doit avoir lieu au village et que par suite les travaux de dépiquage et de vannage doivent y être centralisés, ce qui entraîne d'assez lourdes servitudes pour les champs en culture pluviale les plus éloignés. Les aires de dépiquage restent d'ailleurs individuelles et il en existe plusieurs groupes aux abords immédiats de l'agglomération (voir plus loin).

Quant à la répartition de la terre cultivée et à la structure des exploitations, elle est totalement soustraite à l'influence du propriétaire. Celui-ci n'exploite directement qu'une mince réserve, par l'intermédiaire de quelques domestiques, essentiellement quelques lots de bonnes prairies autour de sa résidence. Son droit sur la terre paysanne se marque seulement, en dehors des redevances, par un droit de récupération théorique des terres d'un paysan mort sans héritier direct. Mais l'utilisation de ce droit est assez exceptionnelle car la structure de l'exploitation reste à Lighwan celle de la famille élargie aux descendants directs et il est rare qu'un paysan sans héritier accède à une exploitation autonome. Le droit de récupération est

7. Mesure de volume. Nom azéri du *manni tabriz* de 3 kg environ. Le *batma* — superficie vaut quatre *tcheyrek* (voir plus loin).

d'ailleurs tout symbolique car les terres sont immédiatement attribuées à un parent plus ou moins éloigné du défunt.

Le propriétaire possède également en propre une source dont l'eau s'ajoute à celle du fleuve qu'il partage avec les autres villageois. Les paysans, quant à eux, possèdent et se transmettent de père en fils des parcelles de terre



irriguées ou non-irriguées du noyau initial provenant du partage primitif (soumises au droit de bœuf) aussi bien que des parcelles irriguées situées plus en amont et des champs non irrigués mis en valeur plus tardivement. Mais cette structure complexe de l'exploitation exprime surtout la pression démographique récente à Lighwan et il en sera question plus loin.

Le niveau technique de cette agriculture reste intermédiaire entre celui de l'Anatolie et celui du plateau iranien. Si les pratiques de dry farming y sont inconnues, si aucun instrument de transport rural n'est utilisé, tous les transports se faisant à dos d'hommes ou d'animaux de bât, et ceci rattache cette agriculture azérie à celle de l'Iran, le dépiquage se fait au tribulum (*vel*)⁸, méthode de type anatolien bien supérieure au simple dépiquage sous les pieds des animaux généralement utilisé en Iran et réduisant la paille en petits morceaux bien digestibles pour le bétail. L'araire, la faucille pour la moisson, la faux pour les prairies, les pelles de vannage complètent la gamme des outils agricoles.

b) *La vie pastorale.*

La vie pastorale traditionnelle à Lighwan apportait un complément de ressources très appréciable mais elle était fondée sur le séjour du bétail pendant la plus grande partie de l'année au village ou à son voisinage immédiat (fig. 2).

Pour le gros bétail une partie importante du troupeau reste même totalement sédentaire, celle qui groupe les bêtes à lait. Le troupeau est ainsi divisé en deux parties : les animaux à lait sont menés chaque jour dans les pâturages proches du village et rentrent le soir aux étables. La traite est faite deux fois par jour, matin et soir, par les femmes. Les animaux sans lait (veaux, jeunes génisses, animaux stériles, animaux de trait, bœufs au repos, taureaux)⁹ vivent à partir du 20 mai sur des pâturages d'été (*yaylak*) à une dizaine de kilomètres du village, et redescendent à Lighwan vers le 15-20 septembre. Mais pendant cette période d'estivage le troupeau d'animaux sans lait redescend au village tous les 15 jours, pour vérifier la ferrure des chevaux et pour une distribution de sel, mais aussi pour la rotation des bergers. En effet chaque section, animaux à lait et animaux sans lait, est conduite par deux bergers communaux, recrutés pour la période de 6 mois qui va du 21 mars (1^{er} Favardin du calendrier iranien) au 23 septembre (1 Mehr), durée moyenne de la lactation. Mais les bergers des animaux à lait et des animaux sans lait alternent tous les 15 jours, la garde des animaux à lait, qui rentrent chaque soir au village, étant infiniment plus agréable. Les bergers sont payés au moment de la récolte : 5 kilos de grains (mélangés) par tête d'animal gardé. Ils reçoivent en plus chaque jour un pain (*lavach* —

8. Le *djerdjer*, cylindre à disques coupants, qui exige des aires de dépiquage relativement vastes, difficiles à aplanir en montagne, est répandu seulement dans les plaines de l'Azerbaïdjan (notamment régions de Miyandoab et de Maragheh au Sud du Sahend).

9. A l'accouplement pendant deux ans seulement et châtrés la troisième année pour être mis au travail.

sorte de crêpe mince équivalente à la *yufka* anatolienne) de chaque maison dont ils gardent les animaux et ceci quelqu'en soit le nombre. Les jeunes veaux, au début de leur séparation d'avec leur mère, restent aux étables et sont ensuite gardés par un enfant recruté séparément avant qu'on ne les mette au troupeau commun.

Pour le petit bétail, la division traditionnelle de l'année pastorale est de même entre deux saisons, l'été et l'hiver. La montée aux *yaylaks* dure à peu près 5 mois, de la fin mai à la fin octobre, sous la conduite de bergers salariés du village. Il s'agit exclusivement de *yaylaks* assez basses et situées tout au plus à deux ou trois heures de marche du village. Le propriétaire des animaux ou un membre de sa famille y monte chaque jour pour la traite qui n'est jamais effectuée par les bergers. Aucun abri pour le bétail, aucun abri non plus pour les bergers qui couchent au milieu de leurs moutons. En hiver le petit bétail, après quelques semaines passées sur les regains des prairies des fonds de vallées, passe la première partie de la saison, la plus clémente, dans des quartiers d'hiver — *kichlak* — situés à peu près au niveau du village ou à 100 ou 200 mètres plus haut et divisés en trois groupes respectivement à 3, 4 et près de 10 km du village. Ces *kichlaks* consistent en grandes cavernes creusées dans le flanc de vallons exposés au Sud, et sur le devant desquels ont été aplanies de petites terrasses où l'on peut disposer pour les moutons l'herbe provenant des prairies de fauche. Ces abris d'hiver sont la propriété commune du village et sont creusés aux frais de la communauté. Chacun peut y amener ses moutons, les y gardant lui-même et passant souvent la nuit près d'eux dans la plus vaste caverne. La répartition des cavernes entre les moutons et le groupe de cavernes qu'ils ont le droit d'utiliser sont désignés par tirage au sort pour la saison, ceux qui disposent des pâturages et des cavernes proches du village étant évidemment favorisés. A mesure que la saison empire et que le froid et la neige apparaissent, les propriétaires de petit bétail le ramènent progressivement au village, sans date fixe, et la fin de l'hiver se passe dans les étables, où le bétail est nourri de paille, du fourrage récolté au printemps, ou des feuilles coupées à l'automne.

Cette vie pastorale traditionnelle est ainsi une vie pastorale à courte distance assez étriquée. Le régime de la propriété des parties sommitales de la montagne y est pour beaucoup. Il s'agit de terres de la couronne, terres « *khaliseh* », qui sont réservées à des bêtes de l'armée iranienne hivernant près de Maragheh ou à des nomades qui y sont admis contre redevance¹⁰. La migration des troupeaux de Lighwan, dans le système traditionnel, est limitée aux pâturages relativement proches, intégrés au terroir communal.

10. Voir pour plus de détail X. de PLANHOL, *La vie de montagne...* (article cité). Il n'existe par contre aucune introduction de bétail étranger dans les limites du terroir communal de Lighwan. Le seul phénomène qui s'y rattache est une transhumance des abeilles. Des gens de Maragheh transportent à Lighwan leurs ruches (près de 300 au total), au village même, quand les herbes sont hautes et en fleur, et les y laissent jusque vers le 10 octobre. Des gens de la bourgade d'Osqu, à une vingtaine de kilomètres au SW de Tabriz, installent également leurs ruches dans un vallon situé un peu au-dessus du village. Les ruches appartiennent à d'assez nombreux propriétaires, qui paient au gardien, recruté dans le village, 2 rials ou 2 rials et demi (9 à 10 francs 1957) par ruche et au propriétaire du village une redevance de deux batmas de blé.

Mais des inhibitions d'un autre ordre se manifestent. On remarquera le contraste entre l'estivage du petit bétail, trait par les hommes, sur les alpages, et le maintien près du village du gros bétail à lait, dont la traite est réservée aux femmes. Il y a probablement dans ce dernier fait une cause importante de restriction de l'estivage.

c) *La maison et le village.*

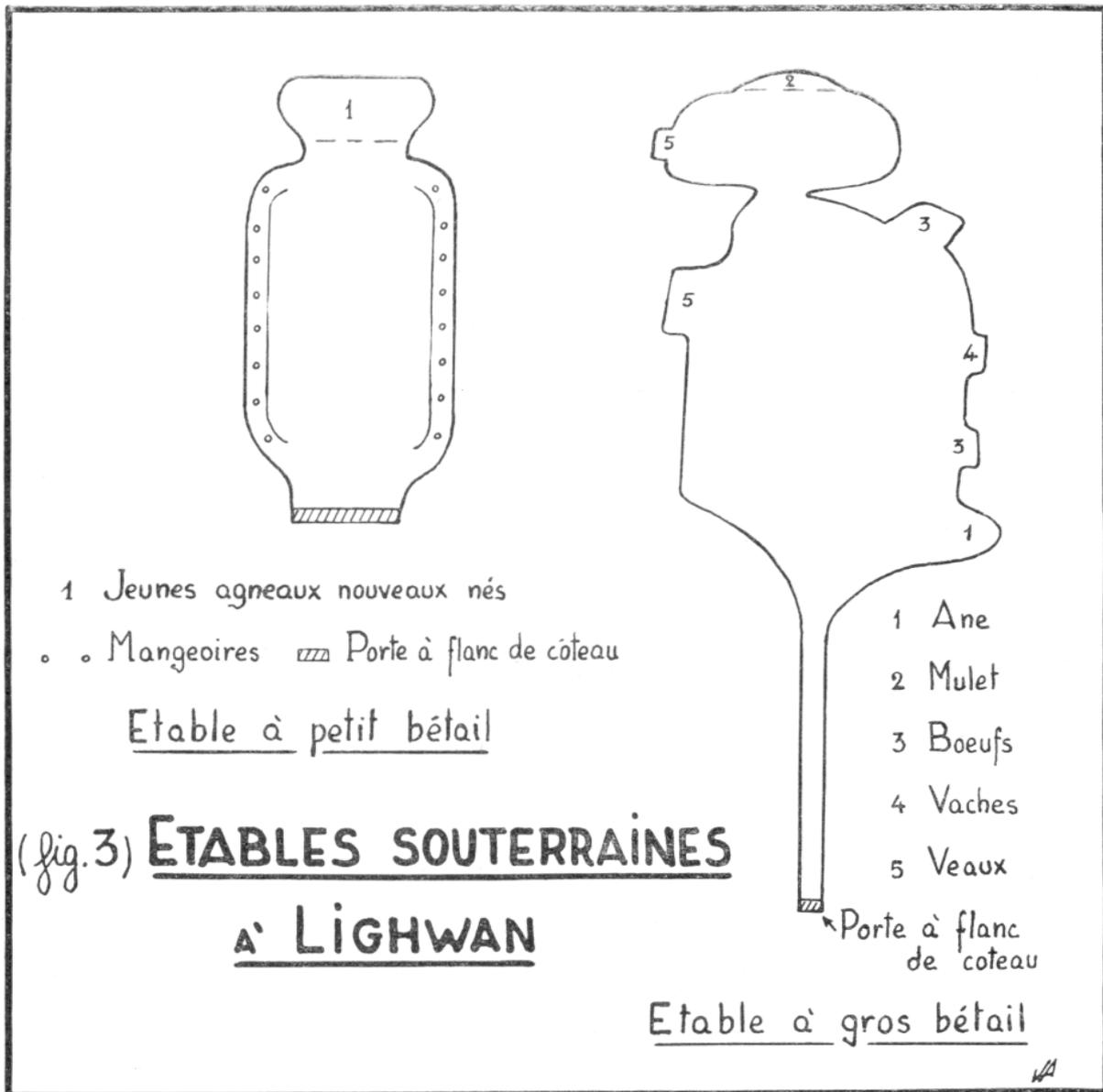
1. Les éléments fondamentaux de l'habitation. La maison rurale à Lighwan doit abriter, en fonction des rythmes étudiés précédemment, les hommes et leurs réserves alimentaires pendant la plus grande partie de l'année et le bétail seulement pendant la deuxième partie de l'hiver, pendant la saison froide. Les éléments traditionnels de l'habitation portent la marque de cette servitude climatique. Aux habitations humaines construites au-dessus du sol s'ajoutent des étables souterraines dont la fonction essentielle est d'assurer la protection du petit bétail contre le froid pendant la mauvaise saison.

L'habitation humaine proprement dite est extrêmement simple. Elle se compose d'un certain nombre d'éléments cubiques ou parallélépipédiques juxtaposés, parfois se disposant autour d'une esquisse de cour, et qui sont généralement construits pour la presque totalité de gros blocs de pierre empruntés au lit du torrent et grossièrement assemblés sans ciment. Le pisé passe pour ne pas résister à la dureté du climat. Les ouvertures sont réduites au minimum (une porte mais souvent pas de fenêtres. Les dimensions de ces dernières sont en tout cas très petites). Le toit est toujours plat (non débordant) et roulé après les pluies à l'aide d'une grosse pierre cylindrique. Ces éléments cubiques ou parallélépipédiques ont des destinations diverses, chambres, cuisine, magasin à grains et granges, mais sont volontiers interchangeables. Ils ne sont utilisés que tout à fait exceptionnellement pour abriter le bétail et le nombre des étables à la surface du sol est infime.

Celles-ci sont en effet à peu près toujours souterraines. Creusées dans le tuf jusqu'à une profondeur qui peut atteindre 5 à 10 mètres sous le versant en tenant compte de la pente du sol, elles s'ouvrent généralement par une porte à flanc de coteau donnant accès à un couloir assez étroit de quelques mètres de longueur qui aboutit à une salle de dimensions ovales ou elliptiques, parfois divisée par des étranglements, sur les côtés de laquelle se disposent les points d'attache des animaux et les mangeoires. Ces cavernes sont généralement réservées indépendamment au gros bétail et au bétail de trait d'une part, parfois séparés et répartis respectivement sur les deux côtés, au petit bétail d'autre part. Dans ce dernier cas un renforcement spécial est le plus souvent destiné aux jeunes agneaux qui viennent de naître (fig. 3). Il peut arriver parfois que le gros bétail, lorsqu'il est très réduit en nombre, soit réuni au petit bétail. Ces étables possèdent souvent une prise d'air en cheminée à travers le sol, indépendante de la porte, mais l'atmosphère y est toujours méphitique et à peu près irrespirable.

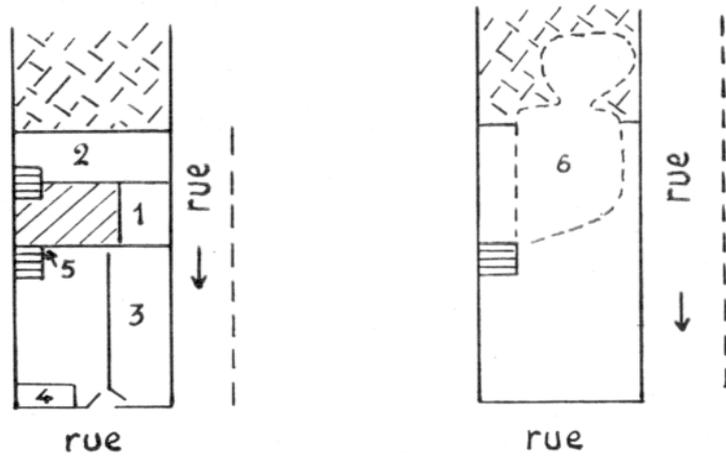
2. Structure traditionnelle de l'habitation. Habitation humaine et étables souterraines sont associées traditionnellement à Lighwan de façons assez

diverses. La solution la plus immédiate consiste à creuser l'étable sous la demeure (fig. 4). Elle permet de surveiller facilement les bêtes et de les nourrir pendant l'hiver sans déplacements excessifs. La porte d'accès ouvre en ce cas dans la cour ou sous un rez-de-chaussée légèrement surélevé portant

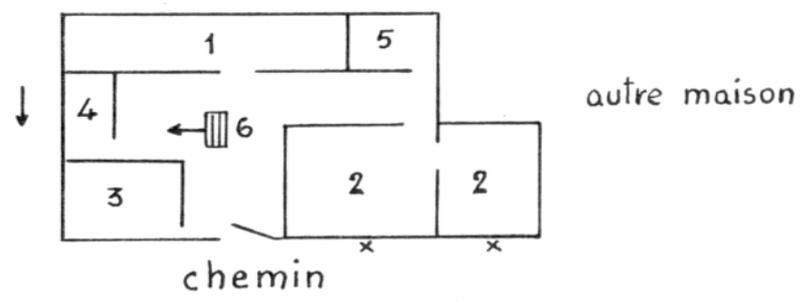


les pièces d'habitation, parfois à même la ruelle voisine. C'est à cette superposition de la maison et de l'étable qu'il faut attribuer l'apparence de maisons à étage que présentent certaines habitations plus élevées que les autres. En fait il s'agit simplement d'un sous-sol au-dessous des pièces d'habitation et les véritables maisons à étage sont rarissimes.

Mais ces étables creusées facilement dans les tufs meubles sont insuffisamment étayées par les troncs et branches de saule, seule charpente disponible,



- 1 Cuisine 2 Chambre 3 Grange et magasin
 4 Lieux d'aisance 5 Entrée de l'étable souterraine
 6 Etable // Verandah \ Sol du flanc de coteau
 Escalier → Pente du sol vers le bas



- 1 Cuisine 2 Chambres (constructions récentes plus hautes avec fenêtres)
 x Fenêtres 3 Ancienne chambre - maintenant grange
 4 Lieux d'aisance 5 Magasin-grenier
 6 Entrée de l'étable souterraine → Pente du sol vers le bas

(fig.4) **MAISONS SEMI-TROGLODYTES A' SUPERPOSITION A' LIGHWAN**

qui pourrait rapidement dans l'atmosphère humide des caves. Le danger d'éboulement est considérable et dans bien des cas lorsque les tufs sont trop décomposés en surface on doit renoncer à construire l'étable directement sous la maison. La dissociation de la demeure humaine et de l'étable a ainsi de tout temps été fréquente. Elle ne posait aucun problème dans le village aéré de jadis, où la place ne manquait pas, et des étables s'y dispersaient sans règle fixe au milieu des maisons, parfois à quelques dizaines de mètres de la maison du propriétaire des animaux. Un facteur supplémentaire de dissociation a toujours été lié aux variations des fortunes individuelles en bétail, à la suite d'épizooties ou de ventes conduisant tel ou tel propriétaire d'animaux à acheter une étable supplémentaire ou à se défaire de la sienne devenue inutile.

II. — DIFFICULTÉS ET SOLUTIONS NOUVELLES

L'augmentation de la population a certainement été très forte à Lighwan au cours du dernier demi-siècle; bien que nous n'ayons aucun moyen de le chiffrer de façon précise, le fait s'impose. La pression démographique est assurément considérable et tous nos informateurs en sont conscients. Les enfants grouillent. Les constructions nouvelles sont nombreuses dans le village. En 1957 Lighwan est une grosse agglomération qui, avec 378 maisons, doit dépasser 2 000 personnes. Quelles ont été les « réponses » des gens de Lighwan à cet état de choses et ont-ils pu trouver dans le milieu environnant les moyens d'y faire face ?

a) *L'expansion du terroir agricole.*

C'est évidemment d'abord du côté de la culture qu'on a cherché des ressources supplémentaires. Peu de choses ont été apportées par des transformations du système de culture. Celui-ci reste étonnamment stable. Le seul élément nouveau est la pomme de terre, introduite il y a environ une quarantaine d'années; mais la culture en est encore très réduite. Semée en mai, récoltée en octobre, elle est limitée exclusivement au terroir irrigable, sinon irrigué, en sorte qu'on puisse toujours pallier au déficit éventuel des pluies (en cas de pluies insuffisantes on irrigue ainsi tous les 15 jours à partir du 20 juin sauf pendant les trois semaines qui précèdent la récolte) et avec fumure animale et humaine abondante. Elle semble bien n'être pas rentable en culture uniquement pluviale. La place étant déjà prise dans les fonds irrigables on comprend que son extension ait été limitée, alors que ses progrès ont été beaucoup plus rapides dans les plaines de l'Azerbaïdjan.

C'est essentiellement l'extension des terres cultivées qui a permis l'augmentation de la production agricole. Celle-ci s'est faite d'abord dans les fonds de vallées irrigables. Mais actuellement le ruban des cultures de fonds de vallées s'étend jusqu'aux limites du terroir de Berah, le village suivant vers l'aval. L'extension du terroir irrigable ne peut donc se poursuivre que

dans les hautes vallées du Sud-Ouest où elle est de plus en plus difficile en raison des conditions topographiques. Le labeur rendu nécessaire pour niveler le sol et construire les terrasses dans les pentes raides des hautes vallées est devenu presque insurmontable. Le terroir de Lighwan a pratiquement atteint de ce côté aussi, à 7 ou 8 kilomètres du village, ses limites d'extension.

Restent les terres des hautes surfaces planes, en culture pluviale. La place est encore largement disponible et c'est là que se font tous les nouveaux défrichements.

Un exemple permettra de saisir la structure moyenne des exploitations. Le paysan M. Ekhlasi vit et travaille encore avec ses 6 fils dont 3 sont mariés. Il exploite d'abord quatre parcelles irriguées, une parcelle de trèfle près du village, dans le noyau ancien du terroir, et trois autres parcelles, l'une en trèfle et les deux autres en herbe, dans la vallée du Sud-Ouest à environ 6 kilomètres du village, qui correspondent à une extension récente (1950-1954). Il cultive ensuite deux groupes de parcelles en culture pluviale. Un premier groupe de sept parcelles nettement distinctes mais relativement rapprochées est situé sur les croupes qui dominent la vallée du Sud-Ouest. Quatre d'entre elles viennent à notre paysan de son père, trois ont été défrichées par lui, dans le même secteur où il possédait déjà des terres et non loin du haut vallon où il a construit des terrasses irriguées. Un second groupe de quatre parcelles est situé sur les croupes autour de la vallée du Sud. Il est mis en valeur de longue date.

La marque évidente de cette jeunesse d'une grande partie du terroir des hauts est à chercher dans la forme du parcellaire. Les champs sont de grande taille, souvent un hectare environ, et ne portent pas la trace de partages successoraux, sauf sur les bords du plateau, dans les parties les plus proches des vallées, où apparaissent parfois des lanières qui dénotent une exploitation plus ancienne. Le champ est le plus souvent rectangulaire mais le rapport longueur/largeur se cantonne au plus entre 2 et 3. La parcelle est ainsi encore dans la plus grande partie des cas une unité de défrichement. Celui-ci est facile, en l'absence de toute souche. On se contente de faire des labours entrecroisés les premières années pour pulvériser les mottes et ameublir le sol.

La conséquence éminemment défavorable de cette extension du terroir des hauteurs est ainsi une augmentation régulière de la part de la récolte fournie par les champs cultivés en culture pluviale, de rendement très aléatoire. D'autre part l'exploitation des parcelles éloignées impose des servitudes désormais considérables pour les champs nouvellement mis en culture. A partir de 8 kilomètres environ on ne rentre pas chaque jour au village au moment des semailles, et à partir de 6 kilomètres au moment des récoltes où le temps est plus précieux. Si on peut rester en plein air la nuit au moment des récoltes, on doit construire des abris demi-souterrains pour les hommes et pour les bêtes de travail (bœufs) au moment des semailles. Comme on l'a vu par l'exemple ci-dessus, chaque paysan s'efforce, pour remédier au moins partiellement aux inconvénients de la distance, de grouper ses parcelles nouvelles dans le même secteur du terroir, mais on n'en est pas moins parvenu aux limites d'extension compatibles avec l'habitat groupé, dans un genre de vie qui ignore le roulage et où tous les transports ruraux sont fondés sur le portage par animaux de bât et à dos d'hommes. Dans tous les cas (parcelles irriguées comme de culture pluviale) le défrichement

est absolument libre, mais la difficulté croissante d'exploitation de terres de plus en plus éloignées ou de mise en valeur de plus en plus difficiles (hautes vallées), a considérablement ralenti, sinon tout à fait bloqué, l'extension du terroir.

b) *Médiocrité des migrations de travail.*

En face de cette limitation des ressources agricoles la plus simple solution au problème de la subsistance consiste dans un village montagnard à chercher des ressources complémentaires dans des occupations artisanales hivernales ou dans les migrations de travail. Or les premières sont pratiquement inconnues à Lighwan et les secondes n'y ont encore fait qu'une apparition bien timide.

La seule occupation artisanale hivernale qui ait jamais été pratiquée à Lighwan pour un marché extérieur est la fabrication de cruches et de jarres, avec la terre de décomposition des matières volcaniques. Elle n'a jamais occupé plus d'une dizaine de personnes. Les produits étaient vendus à Maragheh et à Tabriz. C'était une spécialité de Lighwan, inconnue dans le reste du Sahend. Un patron et trois à quatre ouvriers seulement s'y consacrent encore aujourd'hui et la production décline devant la concurrence de récipients de fabrication moderne, notamment en verre. C'est à peu près négligeable et l'hiver reste dans l'ensemble totalement inoccupé.

C'est seulement au printemps en effet qu'on voit apparaître des traces de migrations temporaires. Il s'agit typiquement d'une migration de familles, lorsque les réserves s'épuisent et lorsqu'il est difficile d'assurer la soudure avec la récolte nouvelle. Elle présente deux formes différentes. La première est une émigration généralement lointaine et non spécialisée, vers les villes comme Tabriz ou Téhéran, ou vers les campagnes du Mazandéran, pour les travaux agricoles. On part vers le milieu d'avril à l'époque où commencent les travaux agricoles dans les pays de la Caspienne et l'embauche dans les chantiers de construction des villes. On revient au village pour les travaux de moisson vers la fin de juillet. C'est la plus importante par les effectifs. Elle n'affecte néanmoins encore que 30 à 40 personnes par an, soit à peine plus d'un pour cent de la population. La seconde est une émigration spécialisée, et plus proche dans l'ensemble, d'artisans fromagers qui vont dans les régions de Maragheh, de Rezahiye ou de Khoi fabriquer du fromage pour le compte des marchands qui, à la saison de lactation du printemps, achètent le lait des troupeaux nomades. Cette émigration des fromagers est nettement plus rémunératrice que la précédente (salaire de l'ordre de 40 à 50 000 francs pour quatre mois de travail, du début d'avril à fin juillet, ce qui est élevé pour l'Iran), mais elle est limitée à un petit nombre de spécialistes et n'affecte qu'une dizaine d'individus. Son origine est à chercher dans le développement de l'industrie fromagère à Lighwan même (voir plus loin) qui a initié la population locale à ces techniques, depuis 1950. Plus récentes sont encore les migrations vers le Mazandéran et Téhéran, ces dernières ne remontant guère qu'à quatre ou cinq ans, en particulier en liaison avec l'essor prodigieux des chantiers de construction à Téhéran.

On peut dire ainsi que Lighwan n'a pratiquement pas encore atteint le stade des migrations et des industries hivernales, celui de la vie de relations caractéristique des montagnes. Il n'y a pas davantage d'émigration définitive. Aucun exode rural ne vient diminuer la pression démographique. Celle-ci peut jouer à plein comme facteur de développement des migrations pastorales.

c) *Le développement de la vie pastorale.*

C'est en effet essentiellement du côté de l'accroissement de son petit bétail que Lighwan a cherché des ressources nouvelles. Bien qu'impossible à chiffrer, l'augmentation des effectifs est certaine, surtout pour les moutons (les chèvres constituent 10 à 15 pour cent du petit bétail) et tous les informateurs l'ont confirmée. Mais désormais les petites yaylaks proches ne suffisent pas plus à le nourrir pendant l'été que les réserves de foin à l'alimenter pendant l'hiver. Il a donc fallu trouver des pâturages supplémentaires et ceci dans deux directions, vers le haut pendant l'été et vers le bas à la fin de l'hiver, en développant ainsi un calendrier de migrations pastorales beaucoup plus complexe que précédemment.

La plus ancienne extension du domaine pastoral a consisté, il y a sensiblement un quart de siècle, en l'annexion d'un étage supérieur de yaylaks du Sahend, après leur abandon par les nomades à l'époque où ceux-ci se dirigent vers les alpages plus élevés. Cet étage supérieur de yaylaks est ainsi occupé du début d'août à la mi-octobre, époque à laquelle on redescend au niveau inférieur de yaylaks proche du village. Une redevance est payée aux nomades, locataires principaux du domaine de l'Etat.

Mais l'accroissement du petit bétail ainsi nourri pendant l'été nécessitait un développement parallèle des ressources alimentaires hivernales que l'expansion limitée du terroir rendait insuffisantes. Les réserves de fourrage se trouvent ainsi épuisées de plus en plus tôt à mesure que le nombre du bétail augmente et c'est à la fin de l'hiver et au début du printemps, dès que le temps permet de quitter les étables, qu'il faut chercher des pâturages nouveaux qui ne peuvent être que des pâturages de plaine. Les tâtonnements ont été nombreux. Un essai de transhumance inverse hivernale a été tenté il y a une quinzaine d'années vers les lointaines steppes du Moghan, dans la basse vallée de l'Araxe, mais s'est soldé par un désastre, les troupeaux n'ayant trouvé qu'une alimentation insuffisante, par fort enneigement, et ayant péri en masse sur la route du retour. On s'est orienté plus tard, il y a 10 ou 12 ans, vers des migrations purement printanières vers la plaine de Tabriz plus proche, à une saison déjà plus clémente et à des distances beaucoup moins lointaines, sur des pâturages et des incultes loués au domaine public à raison de 2 500 tomans (soit environ 110 000 francs au printemps de 1957) pour trois mois (pâturages autour de Baba bareh, de Payan et de Barintch, ainsi que dans les premiers contreforts, abrités du Nord, de l'Aynali dag au Nord de Tabriz. Après l'agnelage qui a lieu aux environs du premier mars (l'accouplement ayant eu lieu à l'automne sur les yaylaks, avant la descente) et dès que les agneaux peuvent supporter le voyage,

généralement dans la première décade d'avril, le petit bétail descend dans la plaine jusque vers la fin de juin. Seules restent normalement au village les brebis encore pleines ou les agneaux trop jeunes, résultat d'accouplements tardifs, ainsi que les animaux faibles, estropiés ou malades. En 1957 le total s'en montait à peu près à 5 à 600 animaux, soit le 1/6 de l'effectif du petit bétail du village, et restait autour du village, groupé en un troupeau. Cinq troupeaux de même importance étaient descendus, conduits par des bergers salariés. Le berger (*nöker*) est engagé pour cinq mois, soit jusqu'à la mi-septembre, date de la fin des travaux de moisson à partir de laquelle les paysans redeviennent disponibles et s'occupent eux-mêmes de leurs propres animaux. Il conduit donc son troupeau non seulement au cours des trois mois de migration vers la plaine mais également pendant la première partie de la vie sur les *yaylaks*. Les bergers étaient payés, en 1957, 7 à 800 tomans (environ 40 000 francs) pour les cinq mois, plus la nourriture. Chaque berger a la responsabilité d'un troupeau qui réunit le bétail de 20 à 25 paysans en moyenne. Mais il est aidé de deux bergers qui s'occupent spécialement des agneaux, les mènent paître à part et les rapprochent de leurs mères en les réunissant au troupeau principal après la traite qui a lieu vers midi (les agneaux nés au printemps sont traditionnellement mêlés aux autres animaux en fin septembre, après la tonte). De plus il est assisté pour la garde du troupeau principal par trois personnes qui sont des membres de la famille des propriétaires d'animaux, se relayant selon un système de tour de garde. En effet si cette migration printanière peut être considérée comme une transhumance puisque le troupeau est conduit par des spécialistes salariés, elle déclenche en même temps un mouvement partiel de semi-nomadisme, d'ailleurs exclusivement masculin. En effet aucune entente communautaire ne s'est développée pour la traite qui reste l'affaire des propriétaires des animaux. Chaque famille possédant du bétail en bas délègue un jeune garçon ou un jeune homme encore célibataire qui traite le bétail, va vendre le lait chaque jour à Tabriz et aide le berger responsable à surveiller les troupeaux pendant une période fixe d'un certain nombre de jours consécutifs proportionnelle à la quantité de bétail possédée. A peu près cent personnes au total accompagnent ainsi les troupeaux, passant la nuit en plein air à côté des animaux (bergers) ou dans des villages voisins et parfois dans les faubourgs de Tabriz (personnel chargé de la traite et de la vente des produits laitiers). Les animaux restent totalement en plein air sauf parfois les agneaux qu'on abrite en cas de mauvais temps dans des abris de fortune ou dans les villages proches. Vers la fin de juin les troupeaux remontent vers l'étage inférieur des *yaylaks* où monte cette fois, en 6 troupeaux, la quasi totalité du petit bétail, les agneaux tard venus ayant grandi et les dernières brebis pleines étant délivrées. Les bergers seuls les accompagnent alors en permanence. Mais un membre de la famille du propriétaire fait une navette quotidienne vers les *yaylaks* pour la traite jusqu'à la fin de la période de lactation qui intervient peu après.

Ce système peut être considéré comme ayant résolu, au moins actuellement, le problème de la nourriture du bétail. Ce n'est d'ailleurs que tout récemment qu'il s'est complètement organisé. Le nombre des troupeaux envoyé dans la plaine s'est accru progressivement. Il y a quelques années il

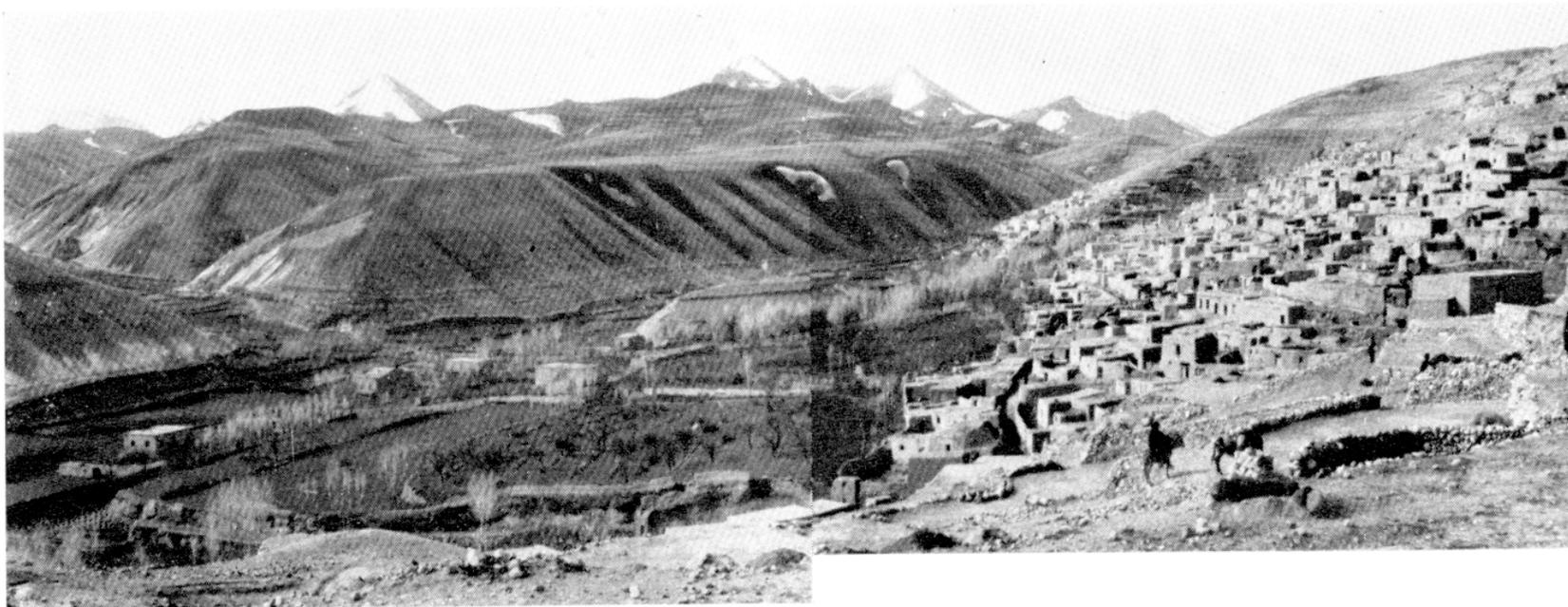
n'était encore que de trois ou quatre troupeaux sur six, les autres restant au village. Le nouveau régime de migrations exprime ainsi l'augmentation récente du cheptel. Aucun développement comparable n'a pu avoir lieu pour le gros bétail, la traite en étant réservée aux femmes qui ne quittent pas le village, et les ressources du voisinage immédiat doivent seules suffire.

d) *Les transformations de la maison et du village.*

L'accroissement du nombre du bétail et de la population a eu à Lighwan de profondes répercussions sur la structure du village et de l'habitation.

1. Les demeures nouvelles et le remplissage du village. La pression démographique récente a nécessité tout d'abord la construction de nouvelles demeures. La plupart des enfants mariés continuant d'habiter dans la mesure du possible avec le chef de famille, les constructions nouvelles ont essentiellement consisté en additions et juxtapositions aux constructions déjà existantes. Des maisons de ce type sont nombreuses à Lighwan, réunissant souvent les familles de deux frères, dont l'un vit dans la partie ancienne héritée du père et l'autre dans la partie nouvelle (fig. 5). Le résultat a été le congestionnement, « l'engraissement » du village, où la place pour construire est aujourd'hui très limitée.

2. Les quartiers d'étables à la périphérie du village. Tandis que le village se remplissait ainsi de demeures nouvelles, l'augmentation du nombre des étables à l'intérieur de l'agglomération s'est révélée très rapidement impossible, la place étant prise par les nouvelles constructions destinées aux humains et les dangers d'éboulement interdisant de multiplier ces cavités souterraines qui menaçaient la stabilité même des habitations humaines. En dehors des maisons qui possédaient traditionnellement leur étable au-dessous d'elles en terrain relativement cohérent, les demeures nouvellement construites qui n'ont pas eu le choix de leur emplacement ont dû le plus souvent chercher pour creuser leurs étables des terrains libres en dehors de l'espace habité. En même temps le nombre du bétail augmentait dans des proportions considérables et beaucoup de paysans qui possédaient une étable sous leur maison l'ont vue devenir insuffisante. C'est à la périphérie immédiate du village, au flanc des pentes incultes et non appropriées qui l'environnent, que se sont développés depuis un demi-siècle environ des quartiers d'étables étroitement imbriquées les unes dans les autres et séparées par de petits replats servant d'aires de dépiquage qui ont conservé la fonction ancienne de ces emplacements. Une petite niche creusée dans le mur de pierre qui limite les gradins sert à conserver une cruche d'eau à l'ombre pendant les travaux et y marque, avec quelques brins de paille laissés sur le sol, la présence humaine à la chaude saison d'été. En hiver on sort parfois les moutons sur ces terrasses, pour les changer d'air, par les jours de soleil. La paille est presque toujours conservée au village, dans les maisons, et on l'apporte jusqu'aux étables pour la distribution aux animaux. Il est exceptionnel que des granges aient été construites dans ces quartiers d'étables, où la proximité des aires



LIGHWAN (AZERBAÏDJAN IRANIEN)

Lighwan. Vue panoramique. Le village, à droite, domine le bassin de confluence où l'on distingue les constructions de la résidence du grand propriétaire. Au deuxième plan, au centre, entre les deux vallées, hautes surfaces en cultures pluviales. Au fond les formes volcaniques et glaciaires du haut Sahend.



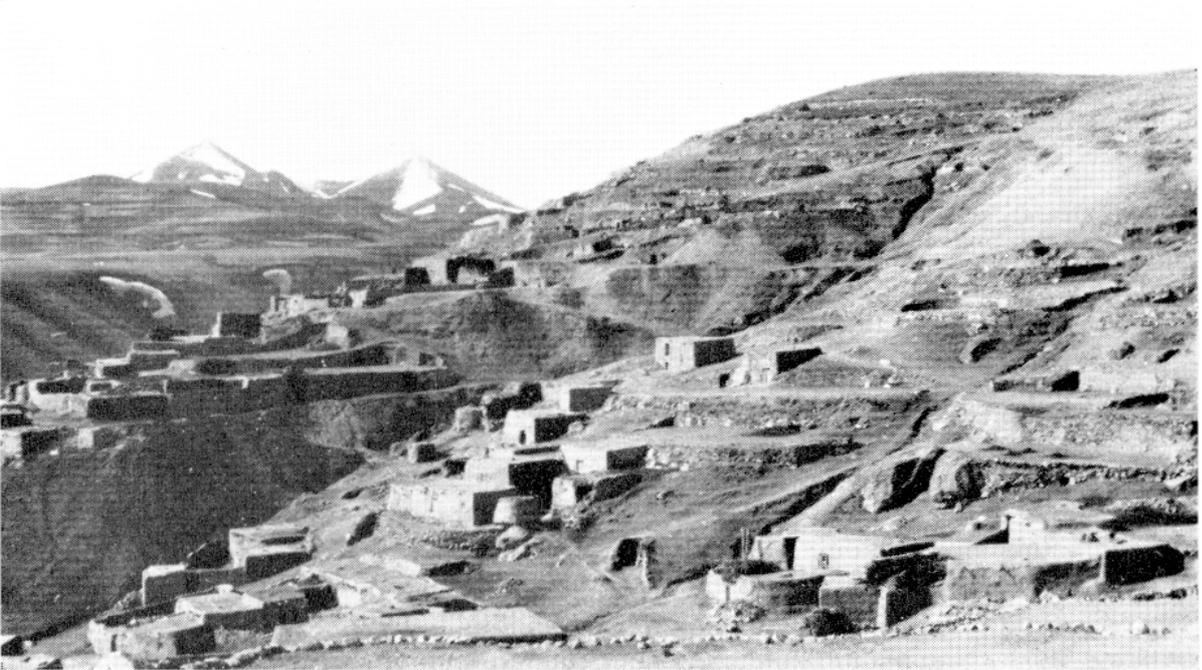
A. Le terroir en cultures pluviales des hautes surfaces du Sud. Forme massive du parcellaire.



B. Terrain irrigué de fond de vallée, à l'amont du village.
Murettes d'épierrement. Haies discontinues de saules.



A. Détail de la colline centrale. Prédominance des maisons à terre, sans fenêtres. Rareté des maisons à étage. Tas de bois ou de *kerme* (déjections séchées de gros bétail), combustible pour l'hiver, sur les toits plats.



B. La colline méridionale. En arrière des dernières maisons, le quartier des étables souterraines pour le petit bétail.

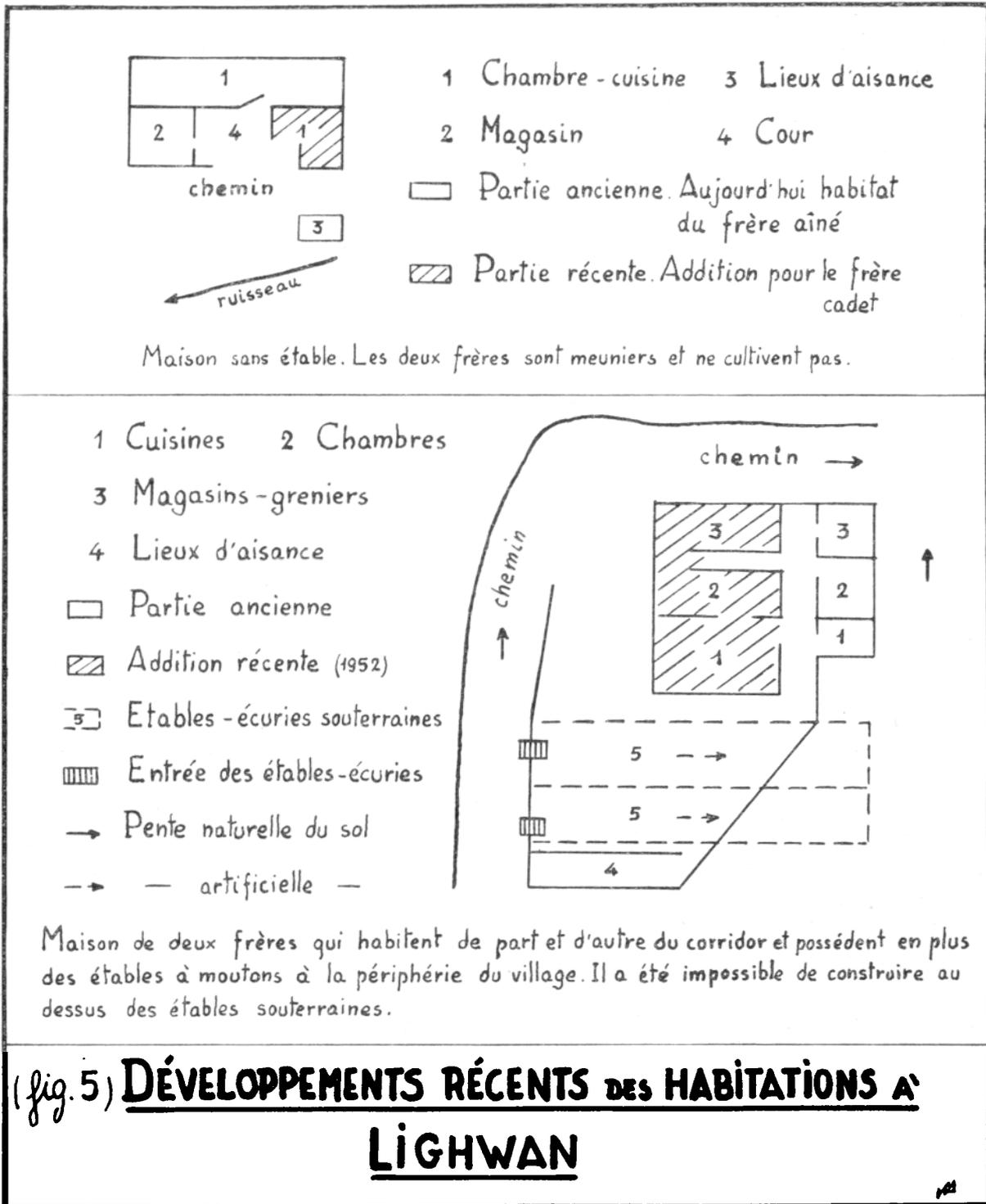


A. Détail d'un quartier d'étables souterraines à la sortie Sud du village. Au premier plan une aire de dépiquage devant les entrées de cavernes.



B. Un kichlak à quelques kilomètres du village. Cavernes creusées à flanc de coteau.

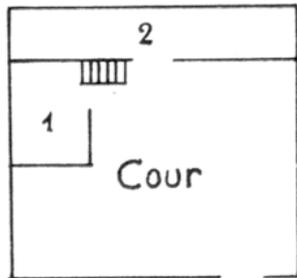
de dépiquage d'une part, et des bêtes à alimenter d'autre part, aurait cependant rendu leur implantation naturelle. On n'en compte que quelques-unes, le plus souvent troglodytes, rarement construites. Les gradins portent deux sortes de trous d'aération qui permettent de reconnaître la fonction de la cavité sous-jacente, simples trous à claire-voie découpés dans le toit au-



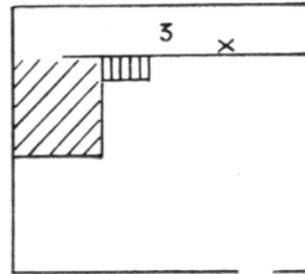
dessus des granges, trous d'aération en forme de cheminée protégés par des pierres pour empêcher les loups d'y pénétrer pendant l'hiver au-dessus des étables. D'autre part ces étables périphériques sont dans la mesure du possible réservées au petit bétail, alors qu'on garde plus volontiers le gros bétail, plus précieux, dans les étables souterraines de l'intérieur du village, au-dessous des maisons. Le développement de ces quartiers d'étables a été absolument libre, sans paiement d'aucune rente pour le terrain, et chacun peut venir y creuser à son gré, puis vendre l'usage de son étable s'il le désire. Il arrive qu'un seul propriétaire possède plusieurs cavernes, parfois pour les moutons seulement, parfois à usage d'étables et de granges. Leur nombre est aujourd'hui considérable et elles constituent un élément dominant du paysage villageois, entourant celui-ci d'une ceinture presque ininterrompue dans toutes les parties supérieures des croupes où s'étaient installées les maisons. Les quartiers du Nord et du centre se sont développés les premiers mais ils ont été relativement bloqués par le cimetière et par la raideur des pentes et les habitants de la croupe centrale ont dû creuser des étables à la périphérie du village sur la croupe Sud. Une partie des étables de ce quartier Sud, creusées depuis une vingtaine d'années, appartiennent ainsi à des habitations relativement éloignées.

3. Dédoublément saisonnier de l'habitation. Enfin une dernière marque d'évolution vient caractériser la maison rurale à Lighwan. Le dédoublément saisonnier de l'habitation principale, si fréquent dans les régions de hautes montagnes, y était jusqu'à une époque récente totalement inconnu. C'est depuis peu que les habitants ont commencé à pratiquer cette alternance et à prendre conscience de l'agrément que présente l'utilisation de deux pièces différentes, plus ou moins calfeutrées et plus ou moins aérées, pour l'hiver et l'été. C'est essentiellement par la construction d'un étage que s'est manifestée cette tendance, de façon à éviter pendant l'été la chaleur étouffante dans les semi-tanières sans fenêtres qu'étaient les habitations traditionnelles, qu'on réserve à l'hiver. On voit également apparaître pour le gros bétail des étables d'été, plus aérées que les étables souterraines d'hiver car construites à la surface du sol, parfois sous la pièce qui sert de demeure d'été (fig. 6). On voit ainsi apparaître, à côté de l'ancienne maison à superposition demeure-étable souterraine, aujourd'hui utilisée pendant l'hiver, une autre maison à superposition, au-dessus de la surface du sol en son entier, servant d'habitation d'été. Cette évolution est encore timide, mais c'est néanmoins déjà par dizaines que se comptent les maisons de ce type.

Ainsi l'habitat et l'habitation à Lighwan se sont profondément transformés, parallèlement aux modifications de la vie. Au village d'autrefois, composé en grande partie de maisons élémentaires, de rudimentaires cubes de pierre servant d'abri à des travailleurs agricoles sans grandes réserves, s'oppose le village d'aujourd'hui à structure complexe, où se développent en profondeur et en surface les éléments nouveaux de l'habitation, adaptés à une fonction pastorale et à une vie montagnarde en progrès constants, également à une prise de conscience des contrastes saisonniers que semblaient ignorer les paysans d'autrefois, repliés toute l'année en permanence dans leurs tanières aveugles.

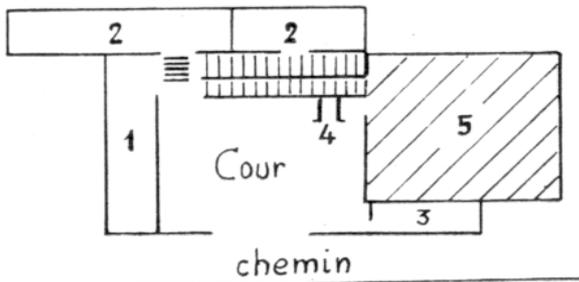


Rez de chaussée

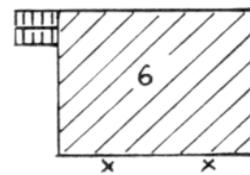


1^{er} étage

- 1 Cuisine 2 Chambre d'hiver 3 Chambre d'été
 x Fenêtre Escalier Toit



Rez de chaussée



Etage

- 1 Cuisine 2 Chambres d'hiver 3 Lieux d'aisance
 4 Entrée de l'étable souterraine 5 Étable d'été (pierre)
 6 Habitation d'été (pisé) x Fenêtres
 Addition récente Escaliers

(fig. 6) **DEUX EXEMPLES DE DÉDOUBLEMENT DE L'HABITATION D'HIVER ET DE L'HABITATION D'ÉTÉ**

e) *Les échanges extérieurs et le bilan économique de Lighwan.*

Enfin cette augmentation de la population et cette transformation de la vie ont entraîné un accroissement sensible des échanges extérieurs et modifié totalement les rapports économiques de Lighwan avec le dehors. Il y a un demi ou même un quart de siècle Lighwan vivait encore en économie à peu près fermée, vendant seulement déjà quelques têtes de petit bétail. L'augmentation de la population, que n'a pu suivre celle du terroir cultivé, a provoqué l'apparition d'achats réguliers de céréales, en plus ou moins grande quantité selon les récoltes de l'année précédente, achats de blé et d'orge, la récolte locale de seigle restant suffisante. Une autre rubrique importante dans les achats de Lighwan est constituée par les animaux de bât. En effet l'extension progressive du terroir cultivé impose aux animaux d'énormes trajets et les fatigues excessives dues à l'éloignement toujours croissant des champs et des yaylaks les empêche de mener à bien une grosse normale dans de nombreux cas. Lighwan doit donc acheter constamment de jeunes bêtes (le fournisseur principal est un marchand qui vient de Mahal près de Maragheh), et ceci complète le tableau des importations d'un village de montagne, à communications difficiles et faisant une grosse consommation d'animaux de bât. La demande en est en progression régulière avec l'accroissement de la population et l'éloignement toujours plus grand du terroir agricole et des yaylaks.

En face de ces achats de céréales et d'animaux de bât, Lighwan a considérablement développé ses ventes de petit bétail, que viennent chercher des acheteurs professionnels, ainsi que la fourniture de produits laitiers à Tabriz au printemps ou à la petite fromagerie ouverte au village même par un marchand de Tabriz et qui fonctionne jusque vers le 15 juillet (employant jusqu'à 12 personnes à partir de la fin de juin quand les troupeaux sont remontés). Une nette spécialisation dans l'économie pastorale se dessine ainsi, une nette dépendance à l'égard du monde extérieur également. Au total il est probable qu'actuellement encore le rythme de l'accroissement des ressources suit la croissance de la population. Le niveau de vie est peut-être encore en légère augmentation. On voit se développer des faits significatifs tels que l'achat de fruits à des paysans producteurs venant de la plaine de Tabriz, des villages de Pineshalwar et de Tchavar, qui viennent les colporter dans la montagne. Deux petites boutiques se sont ouvertes au cours de la dernière décade, vendant des produits variés allant des allumettes au sucre et du tabac au thé. Tout ce développement est orienté vers Tabriz à laquelle le village est maintenant relié par une piste accessible aux jeeps et aux camions qui aboutit dans la vallée au bas du village. Jadis, avant l'ouverture de cette route et des boutiques le centre commercial était plutôt Maragheh, au Sud du Sahend, plus éloigné (40 kilomètres contre 25) mais qui passait pour meilleur marché que Tabriz. Ces relations difficiles à travers la montagne ont aujourd'hui à peu près disparu sauf pour l'achat des animaux de bât.

Conclusion

Ainsi Lighwan semble avoir trouvé dans l'élaboration d'une vie montagnarde une solution au moins provisoire à ses difficultés. L'organisation de migrations estivales vers les hauts alpages ou des migrations inverses de printemps vers la plaine de Tabriz, avec les transformations parallèles de la structure interne des villages, l'apparition de migrations printanières de travail, vers les bas pays, tout ceci constitue un tableau bien différent de la vie étriquée d'il y a seulement un quart de siècle. Plus qu'un village de montagne, Lighwan était jadis un village de hautes terres, refermé sur lui-même. Mais il a pris progressivement conscience des possibilités offertes par l'étalement des diverses zones climatiques. Le mobile de cette transformation a été la pression démographique contemporaine qui a contraint les paysans à chercher en dehors de la périphérie immédiate du village des espaces de parcours ou des sources d'activité. Les premiers traits de cette vie montagnarde en voie d'organisation présentent un groupement saisonnier remarquable. Qu'il s'agisse des déplacements du bétail ou des déplacements humains, des migrations pastorales ou des migrations de travail, les mouvements inverses sont nettement printaniers et non hivernaux. C'est lorsque les réserves de nourriture de l'été précédent sont épuisées, tant pour les animaux que pour les hommes, que les paysans se décident à quitter le village avec ou sans les troupeaux. Il semble qu'il y ait là un type primitif de déplacements montagnards, qu'on pourrait appeler les migrations de soudure, plus rudimentaire que celui qui est caractérisé par les déplacements du cœur de l'hiver.

En tout cas ce village d'altitude apparaît comme relativement privilégié par rapport à de nombreux villages de plaines, d'oasis de l'Iran intérieur, qui ne possèdent pas de telles possibilités de développements nouveaux, qui ne peuvent pas jouer ainsi sur un domaine naturel à ressources climatiquement complémentaires quoique rapprochées dans l'espace. La place tenue par les migrations pastorales devra y être cherchée dans des horizons de travail nouveaux ou dans l'émigration définitive, alors que la demande de main-d'œuvre au dehors reste faible dans un pays sous-développé. Tel n'est pas le cas de Lighwan qui, dans un pays où il semble bien que l'accroissement total des ressources suive avec peine le rythme d'augmentation de la population, possède une « réponse » possible au problème des nouvelles bouches à nourrir. Dans les pays du Proche-Orient où l'occupation traditionnelle de la plupart des hauteurs et des pâturages d'altitude était demeurée très insuffisante¹¹, le village de montagne paraît avoir des perspectives

11. Sauf dans le cas des façades humides (pontique ou caspienne) et montagnes refuges à peu près impénétrées par les nomades, où l'occupation sédentaire est ancienne et a parfois atteint depuis longtemps les limites de densité raisonnables. Cf. X. de PLANHOL, *Vie pastorale caucasienne et vie pastorale anatolienne*, *Revue de Géographie Alpine*, 1956, pp. 371-380, et *Observations sur la géographie humaine de l'Iran Septentrional*, *Bulletin de l'Association de Géographes Français*, 1959 (compte rendu préliminaire de nos observations dans l'Elbourz en 1958).

moins sombres que bien de ses congénères des plaines arides et surpeuplées. Cette insuffisance exprimait pour une large part la prépondérance des nomades dans la plus grande partie de ces hauteurs. La conquête du sol par les paysans des villages des vallées manifeste la substitution d'un mode d'occupation du sol plus rentable (la nourriture d'un bétail plus important étant assurée pendant l'hiver grâce aux ressources de la culture) à ce système plus archaïque qui entraînait une sous-utilisation des alpages.